

Quinze femmes en or

"Les Belles-soeurs" de Michel Tremblay. Mise en scène d'André Brassard. Costumes de François Barbeau et François Laplante. Décor de Germain. Collaboration musicale de Lawrence LePage. Eclairages de Michel-Pierre Boucher. Avec Juliette Huot (Germaine Lauzon), Christine Olivier (Linda Lauzon), Monique Mercure (Rose Ouimet), Eve Gagnier (Gabrielle Jodoin), Madeleine Langlois (Lisette de Courval), Odette Gagnon (Marie-Ange Brouillette), Sylvie Heppel (Yvette Longpré), Rita Lafontaine (Des-Neiges Verrette), Mirielle Lachance (Thérèse Dubuc), Pauline Martin (Olivine Dubuc), Denise Morelle (Angéline Sauvé), Carmen Tremblay (Rheana Bibeau), Frédérique Collin (Lise Paquette), Danièle Lorain (Ginette Ménard) et Denise Filiatrault (Pierrette Guérin). Production de la Compagnie des Deux Chaises. Affiche à la Place des Arts (salle Port-Royal).

par Martial DASSYLVA

Parce que j'en suis à la cinquième production des "Belles-soeurs" dont j'ai à rendre compte, la tentation serait très forte de procéder ce coup-ci par voie de comparaison.

C'est ainsi que face à la tenue plutôt faible de Juliette Huot dans le rôle de Germaine Lauzon, hier soir, je serais tenté d'évoquer la présence scénique assez exceptionnelle de Denise Proulx; ou encore face à l'interprétation plutôt inintelligible du rôle de Lisette de Courval par Madeleine Langlois serais-je enclin à rappeler la flamboyance de Janine Sutto dans le même rôle; ou bien, face à la composition plutôt incertaine de Mirielle Lachance dans le rôle de Thérèse Dubuc serais-je porté à traiter de la pétulance de Germaine Giroux dans le même emploi.

Mais il en est des distributions des "Belles-soeurs" comme des équipes de hockey compareront l'équipe existante à l'équipe idéale, celle qui a joué en telle ou telle année; et avec un peu de chance, on remontera facilement, à ce petit jeu-là, à la "punch line" de Maurice Richard, Elmer Lach et Toe Blake.

La mémoire étant une faculté qui oublie et aussi, ce qu'on note plus rarement, qui embellit, il faut d'emblée abandonner cette méthode de travail pour évaluer la nouvelle production des "Belles-soeurs" qui a pris l'affiche, hier soir, à la Place des Arts et qui sera présentée en novembre à Paris. Même si par devers soi on se prend à souhaiter très fort qu'une fois passé l'énerverment de la pre-

mière les trois comédiennes mentionnées plus haut retrouvent un aplomb qui serait bénéfique à tout le monde.

La représentation d'hier manquait, sans l'ombre d'un doute, du rythme qu'il faut pour assurer à l'oeuvre de Michel Tremblay son rebondissement naturel. Malgré cela, pourtant, la pièce de Tremblay n'a rien perdu de son mordant et de son pouvoir de dérangement. Si l'effet de surprise qu'elle peut causer à la première production est en grande partie chose du passé, par contre la richesse de sa construction reste quelque chose d'unique

dans la dramaturgie québécoise, comme reste hors de l'ordinaire la façon dont André Brassard arrive d'une fois à l'autre à "orchestrer" tout ça.

Dans le cas qui nous occupe, le verbe orchestrer n'est pas une cheville quelconque dont on se servirait pour étoffer une phrase. Car la mise en scène des "Belles-soeurs" est d'abord et avant tout musicale.

Entendez par là que Brassard extrait la dimension incantatoire (et en même temps lancinante et envoûtante) du texte de Tremblay, non seulement en soignant

les monologues qui occupent une place importante dans l'économie de la pièce, mais également en traitant les chœurs parlés et chantés d'une façon tout à fait inhabituelle, recouvrant notamment à des airs religieux et folkloriques très connus.

On souhaiterait que l'espace scénique à la disposition des belligérantes soit plus vaste, en raison de la chorégraphie souvent fort compliquée prévue par le metteur en scène pour mettre les chœurs en valeur. Mais tel qu'il est le lieu scénique imaginé par Germain, qui à la forme d'un cercle parfait,

bloqué de trois côtés par des éléments de mobilier et flanqué de deux aires circulaires plus petites, n'est pas sans rappeler "l'orchestra" du théâtre grec antique.

Voyants, quêtaines, chromés, d'un mauvais goût voulu poussé jusqu'à l'invraisemblance, les costumes de Barbeau et Laplante sont, comme on dit familièrement, "dans le parfait" et brillent de tous leurs feux sur le rose fadasse du mobilier.

Tout en tenant compte des restrictions faites au début, on peut affirmer que la nouvelle distribution des "Belles-soeurs" est, dans l'ensem-

ble, variée et intéressante à voir évoluer.

L'avantage d'une pièce comme "Les Belles-soeurs" c'est de permettre à peu près à tout un chacun de faire des compositions bien typées et de réussir, le cas échéant, des numéros extrêmement personnels.

En cette matière, la palme va sans contredit à Monique Mercure et à Denise Filiatrault. Dans le rôle de Rose Ouimet, la soeur de Germaine Lauzon, Mercure ne rate aucune occasion d'être le bout-en-train du "party". Elle est particulièrement émouvante dans le fameux



Douze des "Belles-soeurs", telles qu'elles apparaissent dans la nouvelle production qui vient de prendre l'affiche à la Place des Arts: Rita Lafontaine, Mirielle Lachance, Carmen Tremblay, Danièle Lorain, Denise Filiatrault, Juliette Huot, Monique Mercure, Frédérique Collin, Denise Morelle, Pauline Martin (dans la chaise roulante), Sylvie Heppel et Eve Gagnier.